

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Address: 232 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Press Office at New Orleans, Second Union Station.

Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Section 1103, Act of October 3, 1917, authorized on July 10, 1968.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. D'extrême. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. L'Anistot, anarchiste. L'Arrière. Pour jouer entre deux paravents. - Le Rideau. La Providence. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Cuisine. La rache et la dynamite.

Les Etats-Unis et le Japon.

Le différend soulevé entre les Etats-Unis et le Japon par le refus des autorités de San Francisco d'admettre les enfants japonais dans les écoles publiques n'est nullement apaisé. C'est évidemment à cause de l'absence de président Roosevelt de Washington pendant plusieurs semaines après le long voyage du secrétaire d'Etat Root dans l'Amérique du Sud, et le séjour du secrétaire de la guerre Taft dans l'île de Cuba pour y installer au gouvernement provisoire, que les autorités américaines ne s'en sont pas occupées plus tôt. Mais depuis quelques jours, M. Roosevelt étudie la situation avec une grande attention, et d'après des avis reçus de Washington elle ne serait pas sans inquiéter. Elle a même été discutée en séance de cabinet, et il se serait pas surprenant que le président soumit la question au Congrès dans un message spécial. Ce message comprendrait le rapport du secrétaire Metcalf, qui, en qualité d'envoyé spécial du président, a fait une enquête en Californie. On connaît ainsi les conclusions de M. Metcalf desquelles dépendra, dans une grande mesure la politique qui sera adoptée par le gouvernement de Washington envers le Japon dans cette question. M. Roosevelt puise des informations à d'autres sources. Il a reçu ces jours-ci des hommes publics importants de la Californie, le sénateur Flint et le Dr Benjamin Ide Wheeler, de l'Université de Californie, entre autres, qui lui ont exposé leurs vues et probablement soumis les moyens qui, dans leur opinion, servent les meilleurs pour régler la question. M. Roosevelt est donc aujourdhui parfaitement documenté, et c'est avec un jugement sûr et un

plan nettement arrêté qu'il va entreprendre la solution de l'affaire, soit en l'abordant directement par la voie diplomatique, soit en la soumettant au Congrès avec ses recommandations. A Washington, on estime que c'est en des plus graves problèmes que le gouvernement ait eu à résoudre depuis longtemps, sans, toutefois, qu'on ait des doutes sur la possibilité d'arriver à une solution. L'inquiétude viendrait plutôt du fait que les Japonais se montrent d'une irritation extrême et, d'après le compte rendu d'un interview de M. Miller, consul américain à Yokohama, publiée dans un journal de San Francisco, seraient disposés à entrer en guerre pour sauvegarder leur dignité nationale. Si les Japonais sont réellement dans de telles dispositions l'accord ne sera pas des plus faciles, quoiqu'il ne s'en suive pas qu'une guerre est certaine. Le gouvernement japonais prétend que les droits reconnus à ses nationaux par traité sont violés par l'exclusion des enfants japonais des écoles fréquentées par les blancs en Californie, et il attend sans aucun doute une déclaration officielle. Nous saurons avant peu ce que vont décider les autorités américaines.

THEATRES.

THEATRE.

La grande œuvre dramatique américaine n'est plus à écrire, elle est écrite et elle a pour titre "The Virginian". Kirke La Shelle l'a tirée du célèbre roman d'Owen Wister qui porte le même nom, et depuis qu'elle a été présentée au public aucune autre n'est venue la détrôner. Toutes les scènes que renferme "The Virginian" sont de premier ordre, mais il en est deux qui sont émouvantes au possible: l'une dans laquelle il est demandé au Virginien de prendre part au lynchage de son ami et camarade, l'autre où Trampas cherche le dit Virginien qu'il a juré de tuer à première vue.



JOHN HYAMS ET LEILA MCINTYRE, A l'Orpheum demain soir.

C'est Dustin Farnum qui tient le rôle du Virginien, comme il le fait depuis quatre ou cinq ans. Il est entouré d'artistes renommés, comme Frank Cameron, Bett Musson, Miss Mabel Wright, etc.

ORPHEUM.

Le personnage de Raffles, du drame qui a pour titre "Raffles, the Amateur Crackman", est l'antithèse de Sherlock Holmes, mais il n'en est pas moins grand et émouvant.

C'est l'opinion qu'ont exprimée à New York et dans d'autres grandes villes tous ceux qui ont vu la pièce jouée par S. Miller Kent et sa troupe.

Elle est due à la collaboration de MM. E. W. Hornung et Eugene Preshey, et est tirée de deux romans du premier qui ont pour titres respectifs "Raffles" et "The Amateur Crackman".

Il semble que les auteurs aient voulu soutenir la thèse que le crime est une maladie et que conséquemment les criminels sont irresponsables. C'est une pièce à voir, d'autant plus qu'elle est admirablement montée.

ORPHEUM.

Demain soir à l'Orpheum en augmentation du nouveau programme de vaudeville qui sera exécuté à sept soirées et six matées. Des artistes américains et européens en nombre à peu près égal, chanteurs, danseurs, comédiens, athlètes, etc., se succéderont sur la scène et présenteront des nouveautés aussi variées qu'intéressantes.

John Hyams et Leila McIntyre joueront une bouffonnerie: "Two Hundred Wives", les trois Madcaps, des danseuses arrivant de Paris, retrouveront ici le même succès qu'à Paris; les athlètes Collins et Hart montreront qu'ils n'ont pas de supérieurs; le trio de chanteurs italiens fera applaudir ses douces ballades et ses morceaux d'opéra; les Artistes triompheront sur le trapèze, Richard E. Lynch, chanteur, danseur et diseur, les frères Gratice, des patineurs, seront fêtés.

LYRIC.

Le Lyric offre à ses habitués, à partir de lundi soir et pour une semaine, un mélodrame dont on dit le plus grand bien, qui a pour titre "Under the City Lamps". L'intrigue roule sur l'amour sincère et profond d'un honnête gar-



RICHARD P. CROLIUS, Au Théâtre Lyric.

vive qu'elle cachait plus de secrètes arrière-pensées. Le temps était superbe par cette journée d'automne un peu froide, mais toute ensoleillée. Après être restés pareassement allongés dans les fauteuils du fumoir, les jambes étendues vers les flammes qui projetait un clair feu de bois, les châtellains et leurs hôtes décidèrent de faire une promenade à pied à travers le parc. Les dames s'emmitouflèrent de leurs fourrures et bravement, ouvrirent la marche. Sarène avait été un chenil chercher "Lost", son épagnol favori et "Dick", un griffon écossais, auquel il ne manquait que la parole, disait le piqueur, pour être bien plus malin qu'un homme. Mlle Kies emboîtait dignement le pas à sa maîtresse, en regardant d'un air dédaigneux, ses deux grands camarades pousser des aboiements d'allégresse et boudir, comme des fous, le long de l'avenue. Les promeneurs, tout en descendant, s'amusaient des gambades de ces jolies bêtes et prenaient eux mêmes plaisir à fouler le tapis de feuilles mortes que le passage du premier froid avait cristallisées et rendues cassantes sous leurs pieds. Quel dommage qu'il faille bientôt quitter tout cela! s'écria Paulette. Je ne sais vraiment si la campagne n'est pas encore

plus belle, dans sa parure d'hiver, qu'en été! Je souhaiterais qu'il tombât de la neige avant notre départ. Vous verrez alors, Marcelle, quel fantastique panorama vous offrirait le parc avec ses arbres aux mille branches, j'en ai reçu l'hiver dernier, des impressions que je ne pourrais vous décrire, mais qui m'ont émue comme la lecture d'un beau livre ou l'audition d'une suave mélodie. —Ma pauvre amie, dit Georges avec un ironique sourire rappelez-vous le mot d'un de nos moralistes contemporains: "Un beau paysage est un état d'esprit!" Cela veut dire, en bon français, qu'il ne faut jamais essayer de faire partager ses impressions à ceux qui viennent après soi: contempler le même spectacle. Nos âmes, ainsi que des lyres différentes, ne vibrent pas également sous le même toucher. —Comme c'est vrai, ce que vous dites là! —D'abord, ce que je dis est toujours vrai... C'est pour ce la qu'on ne veut jamais me croire! —Nadailan est pour moi le site du bonheur, continua la gracieuse jeune femme avec un doux sourire un peu triste. Je voudrais reposer plus tard, quand je serai morte, sous ces tapis de feuilles fanées qui, dans l'éclat de leur fraîcheur, sont ombragés mes derniers beaux rêves. —Brrr!... Nous avons le

temps de penser à cela, n'est-ce pas, madame Liras? —Certes!... Et cela prouve bien, comme vous le disiez, que nos âmes, quoiqu'en union sympathique, ressentent de la même cause des impressions très opposées. Tandis que Paulette paraissait mélancoliquement de repos éternel et paisible sous les ombrages de "Nadailan", je me songeais, moi, qu'à la joie d'y vivre, près de nos chers hôtes, dans l'attente de tous mes espoirs réalisés. Je me voyais, l'an prochain, promenant sous ces hautes futaies la gloire de mon nom, associé dans le succès à celui du maître. —C'est, lui répondit Paulette, que votre talent, votre beauté, votre tempérament et tous vos dons vous poussent inconsciemment vers les triomphes extérieurs. Ma nature, au contraire, moins exubérante, —et peut-être moins brave,—ne me fait aspirer qu'aux joies de l'intimité. Je suis une mélancolique, même dans le bonheur; vous êtes une glorieuse, même dans l'épreuve. Vous êtes la force, l'audace... —Et vous, la grâce, la timidité... qui sont, elles aussi, de bien grandes puissances, interrompit Marcelle Liras d'un ton où l'hommage apparent le disputait mal à une latente agressivité. Le praticien pensa le conde à son vieux camarade, mais celui-ci ne parut pas apercevoir de l'intention de cette petite provoca-

tion moette. Le soleil se cachait derrière de gros nuages gris, et le froid devenait plus piquant. Il s'écria: —Je crois que ton souhait va se réaliser, Paulette. J'avais pourtant l'intention d'offrir à Georges de teer quelques faisaies demain matin. Mais il me semble qu'il y a de la neige dans l'air... Et, s'adressant avec empresse à son interprète: —Ne craignez-vous pas de vous enrhumier? Peut-être ferions-nous bien de rentrer! —Ce sera prudent, je le crois, et nous pourrions travailler, avant dîner si vous le voulez? —Nous allons d'abord prendre le thé, proposa Paulette. Cela nous réchauffera et nous mettra en meilleure disposition. —Soit! acquiesça Marcelle, et tous s'acheminèrent vers le château. Une heure plus tard, la voix de la cantatrice remplissait les grandes pièces silencieuses et berçait la rêverie de Paulette, restée assise dans un des fauteuils du fumoir en face du feu, tandis que le docteur s'était installé à une table pour écrire quelques lettres. Cette promenade avait un peu attiré la jeune femme et elle se lassait aller à l'engourdissement qui la gagnait. Pau à peu, sa tête se renversait sur le dossier du siège et elle passa de la rêverie au

sommeil. Un écolat de rire la réveilla une grande heure plus tard. Jean et Marcelle étaient devant elle, le teint animé, les yeux brillants, tout leur être frémissant encore de l'effort artistique qu'ils venaient de faire ensemble. Il y avait une telle opposition entre le sommeil paisible de Paulette et l'impression qu'ils croyaient avoir produite, même à la distance qui les séparait de leur auditoire, que cette douce, jetée sur leur enthousiasme, se traduisait en ironique gaieté. Mais celle-ci s'arrêta vite sur les lèvres de Jean, qui, presque du même coup, avait saisi, sur les traits de Paulette, des stigmates de dépression maladive, moins sensibles jusque-là. —Ta n'es pas souffrante? lui demanda-t-il tendrement. —Je suis seulement un peu lasse. La neige qui est dans l'air me pèse sur le cœur. Rassure-toi, ce n'est rien; il faut que je me secoue. Je viens d'éprouver quelque chose de très singulier: pendant mon sommeil, je n'ai perdu une note de ce que vous avez joué et chanté; je pourrais vous dire tous les passages où vous vous êtes arrêtés, les répliques que vous avez faites, les nuances que vous avez cherchées et pourtant, j'ai perdu complètement conscience de la vie réelle. Comme ce dédoublement de notre être est étrange!... Oà va donc notre âme pendant

cette ébauche de la mort? Les yeux éteints, fixés vagues, sur la flamme du foyer, sa voix était d'une douceur infinie, un peu voilée; il se dégageait d'elle un charme troublant de mélancolie, que Marcelle, dont toute la nature réagissait aux idées tristes, se hâta de rompre. —Et bien! dit-elle avec la fausse bon-homie de l'orgueil sûr de soi puisque vous m'avez suivie dans le travail que le maître me faisait faire, que pensez-vous de l'ébène? Etes-vous satisfaite? —Mais, je vous en supplie pas de compliments de courtoisie, dites-moi votre sentiment vrai et signalez-moi franchement ce qui ne vous a pas plu. —Je suis toujours franche; à plus forte raison quand il s'agit du succès de l'œuvre de Jean. —Alors, Paulette, qui connaissait la partition par cœur, la passa rapidement en revue, en produisant ici les éloges, en faisant là, des réserves, et en motivant toujours sa façon de comprendre la note avec un goût sûr, une sûreté de jugement telle, que Mme Liras en fut à la fois surprise et... humiliée. Très comédienne, elle ne laissa rien paraître; mais elle se permit iustement de ne l'aimer plus, se mettre en telle posture d'infériorité, tandis qu'elle remerciait si chaudement Paulette que celle-ci, crétule en sa simple droiture, dut défendre sa modestie contre une reconnaissance

généante, à force d'être élogieuse. Jean accentua encore le dépit de la cantatrice en disant: —Ne vous étonnez pas de la justesse des indications que Paulette peut vous donner chère madame; personne ne "sent" ma musique mieux qu'elle! Elle fait souvent pour moi une collaboration étonnante, rien que par le secours de sa compréhension. Elle pressentait déjà l'effet, là où je tâtonnais encore, et elle dirigeait mon inspiration hésitante par l'intuition merveilleuse de son sentiment musical. Et se penchant vers sa maîtresse: —Que le raisonnement de l'aimer, tendre compagnie de ma vie! —J'espère que tu ne les cherches pas, répondit Paulette en souriant, et que ton cœur seul se charge de te les fournir. C'est un mot, dicté par l'âme, que tu paies de tout ce que tu prétends me devoir... Le reste... — et elle fit un joli geste d'abandon — m'est indifférent. Jean la baisa au front sans répondre. Les jours qui suivirent s'écoulaient de même, tous employés aux causeries intimes, aux promenades à travers la neige, qui, maintenant, attendait à perte de vue son blanc tapis, et, par-dessus tout, au travail. La suite à dimanche prochain.

THE LOUISIANA FIRE PREVENTION BUREAU, 808-808 HIBERNIA BANK BUILDING. New Orleans, La., November 1908. This Certifies, that the Electric Equipment installed by M. J. Sell, Elect. Engr. in the Lyric Theatre, situated at 2001 St. Charles St. New Orleans, La., is approved, and being understood and agreed that no alterations to the equipment after this date will be made without written notice to and consent from the Bureau. M. J. Sell, Secretary.

Le Gérant Parson Davies, du Théâtre populaire Lyric, a été le premier Gérant de Théâtre en cette ville pour obtenir un certificat de la "Louisiana Fire Prevention Bureau". Cette licence, un

cliché duquel est ici représenté, parle avec plus d'éclat que des paroles de l'entreprise de ce Gérant de Théâtre et de la condition parfaite de l'installation d'électricité de son splendide Théâtre. Le

fait est que le Lyric est un des Théâtres le mieux construit dans le Sud, absolument à l'épreuve du feu, confortable dans toutes les saisons et graduellement augmentant en popularité parmi les admirateurs de ce Théâtre.

gon pour une jeune fille aveugle et les noirs dessein d'une bande de criminels. Les bons sont naturellement poursuivis par leurs ennemis tout d'abord. Burton, l'honnête jeune homme, est co-damné à la prison comme contre-facteur; à sa sortie il est repoussé par tous, mais il lutte quand même et il finit par triompher. Il est heureux et les criminels sont punis.

L'éloge des chœurs et de l'orchestre n'est plus à faire. Ils ont été classés au premier rang dès la première audition. Aujourd'hui en matinée, à une heure de l'après-midi, "Carmen", avec Mme Dereyne, Milesa, Perigo, Colombini, MM. Martin, Giaccone, Pulcini, Valentine, Galperin.

Jardin d'Hiver, rue Baronne près Poydras, et la salle sera abondamment garnie en matinée et le soir. Les concerts de l'orchestre qu'a recruté avec tant d'habileté Thomas Preston Brooks sont devenus extrêmement populaires, et comme le meilleur ton y règne toujours, tous ceux qui vont les entendre sont certains d'être toujours en bonne compagnie.

Théâtre de l'Opéra. Le succès de "Rigoletto", le célèbre opéra de Verdi, n'a pas été moindre hier soir au Théâtre de l'Opéra qu'il n'avait été jeudi dernier. La distribution était d'ailleurs la même, et la salle, abondamment et élégamment garnie, n'a pas ménagé ses applaudissements aux artistes.

M. Constant no, ténor charmant, a triomphé dans le rôle du duc de Mantoue, comme il l'avait fait à la première et précédemment dans les rôles de Turridu de "Cavalleria Rusticana" et de Don José de "Carmen". Gilda trouve en Mlle Alice Nielsen une aimable, touchante et parfois émouvante interprète. Elle ex-celle dans ce rôle. M

—Le lundi 10 décembre prochain, le sup. M. Brooke donne un "smoker concert" pour l'Union Progressiste, dont tous les membres, un nombre de 1225, seront admis gratuitement. A cette occasion la "Coupe du Picayune" récemment décernée à M. Charles Janvier lui sera remise en grande cérémonie.

Le succès de "Rigoletto", le célèbre opéra de Verdi, n'a pas été moindre hier soir au Théâtre de l'Opéra qu'il n'avait été jeudi dernier. La distribution était d'ailleurs la même, et la salle, abondamment et élégamment garnie, n'a pas ménagé ses applaudissements aux artistes.

Mme Dereyne est, on le sait, une délicieuse Carmen. Les prix pour les matinées sont fixés à 25, 50 75 cent et \$1. Le soir, aux mêmes prix, grand concert symphonique par l'orchestre de la troupe San Carlo, sous la direction de l'habile maestro Conti.

Le 71me anniversaire de Mark Twain. New York, 1er décembre.—M. Mark Twain, le célèbre auteur et humoriste américain, a célébré hier son 71me anniversaire de naissance. Des centaines de télégrammes de félicitations lui sont parvenus dans la journée.



SCENE DANS "RAFFLES", AU CRESCENT.